

SAMENVATTINGEN – RESUMES SUMMARIES

J.R. PAUWELS, *Les Canadiens et la libération de la Belgique (1944-1945). Plus qu'une histoire militaire.*

Cette étude donne une vue d'ensemble, sans les détails, des opérations militaires de l'armée canadienne lors de la libération d'une grande partie de la Belgique en 1944. Elle est en même temps une recherche sociologique concentrée sur deux groupes d'acteurs, les soldats canadiens et les citoyens belges, qui se sont trouvés face à face dans le contexte d'un pays qui venait juste de retrouver sa liberté après quatre années d'occupation nazie. Ce double objectif est présent dans la structure même de l'essai.

Le premier chapitre relate les opérations militaires de septembre 1944, lorsque les unités de la première armée canadienne, après avoir longé les côtes de la Manche, entrèrent finalement en Belgique par la frontière française et s'infiltrant à travers la campagne flamande vinrent libérer Bruges sans grande difficulté. Le manque de résistance sérieuse de la part des Allemands, dont les divisions panzer avaient été écrasées en Normandie, et l'accueil enthousiaste de la population belge transformèrent la progression canadienne en une véritable « entrée triomphale ». Mais l'espoir de l'imminence d'une capitulation allemande devait être brisé quand l'avance des « Canucks », (nom populaire désignant les Canadiens), s'arrêta subitement sur les rives boueuses du canal Léopold, pourtant apparemment inoffensif, mais derrière lequel une puissante division allemande s'était retranchée pour empêcher l'utilisation du port d'Anvers par les alliés.

Les soldats canadiens étaient presque sans exception favorablement impressionnés par le paysage, les villes et les villages et surtout les habitants de cette région de Belgique qu'ils venaient tout juste de libérer.

Le deuxième chapitre tente de répondre à la question du pourquoi de ces sentiments. Parmi les facteurs les plus cités, on trouve l'attitude amicale inattendue de la population qu'on leur avait décrite comme potentiellement pro-allemande, l'impression favorable créée par un pays plus prospère que la France et qui avait moins souffert qu'elle de la guerre et de l'occupation, la relative abondance de nourriture et de boissons, les ressemblances réelles ou imaginaires avec les paysages et les gens du Canada et les multiples occasions de contacts avec les hommes et de flirts avec les femmes.

Le troisième chapitre se concentre à nouveau sur les problèmes militaires et plus précisément sur la « Bataille de l'Escaut » qui a permis l'ouverture d'Anvers. On y décrit les activités des troupes canadiennes à l'extérieur et dans Anvers même d'où l'ennemi était finalement repoussé de l'autre côté de la frontière hollandaise, ainsi que l'opération « *Switchback* », la coûteuse attaque frontale des Canadiens sur le canal Léopold et l'élimination de la « poche allemande de Breskens » qui en résulta. En guise de conclusion, on trouve une analyse de l'attitude des Canadiens vis-à-vis de la résistance belge.

Le quatrième et dernier chapitre décrit l'impression produite par les villes belges sur les « Canucks ». Tout comme en Flandre, elle était tout à fait favorable, car les villes belges avaient beaucoup à offrir à ces jeunes et sensibles Canadiens n'ayant pour la plupart jamais goûté aux attractions proposées par les grands centres européens et aussi parce que les Canadiens étaient des visiteurs (ou résidents) privilégiés, puisqu'ils étaient dorlotés non seulement par les autorités civiles et militaires mais aussi par la population locale. Bruxelles et Anvers ont donc permis aux soldats canadiens, abrutis par des mois de guerre incessante de jouir de temps en temps des plaisirs de « la vie en rose ».

Un court épilogue conclut cette étude. Il contient des données sur des militaires canadiens enterrés en Belgique et est suivi d'une bibliographie détaillée.

J.R. PAUWELS, *The Canadians and the liberation of Belgium (1944-1945). Not only a military history.*

The essay which follows aims to provide the reader not with the details but with a global view of those military operations of the Canadian army which in 1944 brought about the liberation of a large part of Belgium. However, « *The Canadians and the Liberation of Belgium* » wants to be « not only a *military history* », as its subtitle indicates, but also a *social* study of two sets of actors, Canadian soldiers and Belgian citizens, who found themselves face-to-face on the stage of a country which had just regained its freedom after four years of Nazi occupation. This dual objective, then, is reflected in the essay's structure.

The first chapter deals with the military operations of September 1944, when units of the First Canadian Army, advancing rapidly along the English Channel coast, entered Belgium from France and swept through the Flemish countryside to the city of Bruges, which was liberated without much difficulty. The lack of serious resistance on the part of the Germans, whose panzer armies had been crushed in Normandy, and the enthusiastic

welcome received from the Belgian population, served to transform the Canadian advance into a veritable « triumphant entry ». However, the resulting illusion that a German surrender was at hand was to be shattered when the « Canucks »' progress came to a sudden halt on the muddy banks of the ostensibly harmless Leopold Canal; behind which a strong German force had solidly entrenched itself in order to deny the Allies the use of the port of Antwerp.

Virtually without exception, Canadian soldiers were very favourably impressed with the countryside, the villages and towns, and, above all, with the people of that part of Belgium which they had just liberated. Chapter two of this essay attempts to answer the intriguing question why this was so. Among the factors cited are the unexpectedly friendly attitude of a population which had been described to them as potentially pro-German, the favourable impression made by a country which was more prosperous and had suffered less from war and occupation than France, the relative abundance of food and drink, the real or imaginary similarities with the landscape and people of Canada, and the many opportunities for socializing with the men and flirting with the women.

Chapter Three focuses again on military matters, namely, the « Battle of the Scheldt », which led to the opening up of Antwerp. It describes the activities of Canadian troops in and around Antwerp itself, whence the enemy was eventually pushed back across the Dutch border, as well as « Operation Switchback », the Canadians' costly frontal attack across the Leopold canal and the subsequent elimination of the German « Breskens Pocket ». The chapter concludes with an analysis of the Canadians' attitude vis-à-vis the Belgian Resistance.

The fourth (and final) Chapter describes the impression made by Belgian cities on the « Canucks ». As had been the case in Flanders, this impression was overwhelmingly favourable. This was so because the Belgian cities *did* have a lot to offer to the impressionable young Canadians, of whom the majority had not previously sampled the attractions of big European urban centres, and also because the Canadian were clearly privileged visitors (or residents) of those cities, since they were pampered not only by military and civil authorities but also by the local population. Brussels and Antwerp thus enabled Canadian soldiers brutalized by months of uninterrupted warfare to sample the luxuries of « la vie en rose » from time to time.

The essay concludes with a short epilogue (including data on Canadian military personnel buried in Belgium) and a detailed bibliography.

F. BALACE & C. DUPONT, *De oudstrijders en de koning (1945-1950). Factoren van verbondenheid en tweedracht.*

Een aan verheerlijking grenzende trouw aan het vorstenhuis was in de periode tussen de beide wereldoorlogen een van de grondbeginselen van de « oudstrijdersideologie » geweest. Bij de dood van Albert I waren die gevoelens van verafgoding overgebracht op zijn opvolger en hadden zij zelfs, mede door de binnenlandse en internationale crisis, bepaalde leiders van oudstrijdersverenigingen plannen doen maken om de parlementaire instellingen te veranderen in een monarchie van het autoritaire en corporatistische type. Door deze bevoorrechte banden tussen de vorst en de oudstrijders konden die rechtse uitingen en de gevoelens van wrok welke door de amnestiekwestie of de zaak Martens waren opgewekt, paradoxaal genoeg worden overwonnen.

Na 28 mei 1940 zullen verscheidene verenigingen van oudstrijders — maar ook van « jonge strijders » van de 18-daagse veldtocht — een niet te verwaarlozen rol spelen in verscheidene door de « Koningsmystiek » bezielde plannen om de uitvoerende macht te versterken. De kultus van Leopold III leek hun een middel van verdediging tegen de separatistische politiek die door de bezetter werd aangemoedigd. Weldra zullen, onder de hoede van groeperingen als het *Moreel Verbond* van generaal Biebuyck, kontakten worden gelegd met de eerste klandestiene militaire groepen, zodat van de autoritaire tendenzen van 1940-41 geleidelijk wordt afgestapt en in heel wat gevallen wordt overgegaan tot actieve weerstand.

Toen de Koningskwestie in haar actieve fase trad met de bevrijding van de Koning in mei 1945, haastten diverse groeperingen zich *instinctief* om hun trouw te verkondigen. Maar deze reflex zal van geen tel meer zijn nadat de kwestie op politiek terrein is beland. De organisaties die, in het belang van hun leden, alles te verwachten hadden van de verscheidene regeringen in de periode na de bevrijding, zoals vooral de N.S.B./F.N.C. of de F.N.I., zullen zich tot een strikte neutraliteit beperken, terwijl er steeds uit vrees voor de « politiek » in groeperingen zoals de U.F.A.C./V.V.V., de Vuurkruisen, het N.V.O.V., enz., slechts schuchter partij voor de Koning wordt gekozen.

Om de oudstrijders voor de Koning te doen kiezen zal de propaganda van de grote leopoldistische aktiebewegingen eenvoudige thema's bespelelen: trouw aan de eed, terugkeer van de Koning die het recht herstelt, traditionele orde die tegen « subversie » moet worden gevrijwaard. Daarnaast zijn tal van prominenten met leidende functies binnen diverse oudstrijdersverenigingen sterk persoonlijk geëngageerd en mag men hopen dat hun invloed de massa langzaam uit haar immobilisme of onverschilligheid zal halen.

Vanaf 1948 zal met sukses worden gepoogd de — zo gehoonde — *politieke* kwestie om te buigen in een *militaire* kwestie: de verdediging van het gedrag van het Belgisch leger en van het opperbevel, en vandaar van de Koning, in mei 1940. Mede onder invloed van de nog bestaande rancune tegen Reynaud en de overhaaste oordelen van Churchill zal het tot een volledige vereenzelviging van Koning en leger komen, die door de blunders van de socialistische propaganda nog zal worden versterkt. Op de vooravond van de volksraadpleging van 12 maart 1950 volgde de ene verklaring van trouw na de andere, al dan niet gepaard met steminstructies. Deze ommekeer was toe te schrijven aan de externe inspanningen van diverse liga's van « loyalistische strijders » en van belangrijke groepen oud-generaals. Van de raadpleging tot de terugtrekking van de Koning zal het aksent worden gelegd op de te beschermen openbare orde, vandaar dat verkapte leopoldistische standpunten worden ingenomen, zelfs in groepen die hun *politieke* neutraliteit blijven verkondigen.

Het gebruik van eenvoudige tema's — « frontgeest », « solidariteit van de oudstrijders », « trouw aan de chef », — had uiteindelijk een onlosmakelijke band geschapen tussen verheerlijking van de rol van het leger in 1940 en verdediging van hem die opperbevelhebber van dat leger was geweest.

Bij de verzetsbewegingen strandde dat soort tema's: « solidariteit », « eenheid » druisten in tegen de doelstellingen welke door de royalistische propaganda werden nagestreefd. Een grote beweging zoals het *Geheim Leger* had wel geprobeerd in mei 1945 partij te kiezen voor de Koning, maar had de aftocht moeten blazen. Hoewel het G.L. zich niet als dusdanig verbond, zullen tal van zijn kaderleden een militante rol spelen in leopoldistische organisaties en hun pers. In talrijke regio's zal er een volkomen gelijkshakeling zijn tussen de oude territoriale G.L.-kaderleden en de leiders van de leopoldistische groepen als het B.N.B. of het *Nationale Comité voor de Volksraadpleging*. Maar het betrof individuele akties. Zelfs de *Nationale Koningsgezinde Beweging* zal intern in beroering komen wanneer sommige van haar leiders zullen trachten de Koning te verdedigen door aktief in de *politiek* te gaan.

De propaganda-inspanningen zullen dus, buiten het thema « de eerste Koning van de weerstand », vooral betrekking hebben op het individueel overhalen van voormalige meer of minder belangrijke chefs van klandestiene bewegingen, wat op verre na niet betekende dat de basis of de andere leiders zich daarbij aansloten. Een bijzonder geval was generaal Yvan Gérard, wiens spektakulaire keuze voor de Koning wordt verklaard door een veroordeling of persoonlijke belangen. Ten aanzien van de onverschilligheid of de neutraliteit van de massa, en de uitgesproken vijandigheid van even belangrijke sectoren als het O.F., zal men op de opkomst van de koude oorlog en het omringende anti-kommunisme

rekenen om de tegenstanders met afvalligheid en verdeeldheid op te zadelen zonder dit openlijk in verband te brengen met de « Koningsskwestie ».

De uiteenlopende standpunten die door de oudstrijders of verzetslui werden ingenomen, waren minder het resultaat van een objektieve analyse van de grieven tegen de Koning of van de argumenten vóór de Koning, dan van een selektieve « kollektieve herinnering » aan de rol die zijzelf tijdens het konflikt meenden te hebben gespeeld.

F. BALACE & C. DUPONT, *The « ex-service-men » and the King (1945-1950). Factors of cohesion and differences.*

One of the most important principles underlying the ideology of the « ex-service men movement » between the two World Wars was a dynastic loyalism verging on exaltation. After the death of Albert I, his former soldiers went on feeling the same sort of adulation for his successor and internal or international crises induced some leaders of regimental brotherhoods to plan the transformation of parliamentary institutions into an authoritarian and corporate-minded monarchy. Paradoxically enough, the special bonds between the King and the « ex-service men » had helped overcoming these rightist proclivities and the resentment felt after the amnesty question and the Martens affair.

After May 28th 1940, several leagues of World War I veterans — together with younger combatants who had fought in the « Eighteen days campaign » — acting in a spirit of « Royal mystic », were going to play a rather important part in different schemes, aiming at the reinforcement of the Executive. Their worship for Leopold the Third appeared to them as a protection against the separatist policy encouraged by the occupying forces. Soon, under cover of groups like the *Moral Rally* of General Biebuyck, they got in touch with the first secret military forces, which resulted in their gradually giving up the authoritarian ideas expressed in 1940-41 and for most of them in their joining the active resistance movement.

At the active stage of the « Royal Affair », when the King was liberated in May 1945, several groups quickly and *instinctively* proclaimed their fidelity. But the reflex quickly faded when the affair turned into a strictly political matter. The organisations and leagues which, for the good and welfare of their members, had everything to expect from the different Belgian governments of the post-Liberation period, such as the F.N.C./N.S.B. (National Federation of the Combatants) or the F.N.I. (National Federation of War Invalids) remained strictly neutral, while those who took up position in favour of the King's return did it very shyly, still afraid of a dreaded « political

meddling » jeopardizing the activities of groups like the U.F.A.C. (Union of Regimental Brotherhoods), the Firecrosses, the F.N.V.G. (National Federation of War Volunteers), etc...

In order to win the « ex-service men » to the King's cause, the propaganda of the large royalist pressure and propaganda groups used simple themes : « fidelity to the oath », « the King's return will restore justice towards his former soldiers », the necessity to protect law and order from « subversive overthrow ». At the same time, many important leaders of veterans leagues, regimental brotherhoods, etc... were personally much involved and, thanks to their influence, they could be expected to slowly overcome their rank and file opposition or indifference to active involvement on the King's behalf.

From 1948 on, the *political matter*, so spurn by all, was successfully transformed into a *military debate* : the vindication of the attitude of the Belgian Army and its High Command — including the King's behaviour — in May 1940. Taking advantage of the still extant resentment against Reynaud and Churchill's premature judgments, Royalist propagandists reached a complete identification King-Army, which was still going to be strengthened by some blunders of the Socialist counter-propaganda. Just before the « People's Consultation » of March 12th 1950, fidelity statements with or without voting instructions followed one another. This reversal was due to the strenuous efforts of several « loyal Combatants leagues » and of important pressure groups made up of former Generals. In the agitated period between the Consultation and the King's retirement, the necessity to protect public order against rioting and street demonstrations was going to be stressed and thus many took up position in favour of the King even inside groups whose leaders and members went on proclaiming their *political* neutrality.

The use of simple themes and mottoes — « the front spirit », the « veterans unity », « the loyalty to the Leader » — had finally made it impossible to dissociate the exaltation of the army's part in 1940 and the vindication of the One who had been its commander-in-chief.

As far as the Resistance movements were concerned, this kind of themes failed : if « solidarity » and « union » were to be protected, they were detrimental to the aims of the royalist propaganda. In May 1945, an important movement, *The Secret Army*, which thought of itself as the war-time scion of the Regular Army, had tried to take up position openly in favour of the King but they had had to beat a hasty retreat. If the *Secret Army* did not involve itself as such, a lot of its members militated in royalist organizations and their press organs. In many areas, there was a perfect adequacy between the former territorial leadership of the *Secret Army* and the local directors of « Leopoldist » groups as the G.N.B./B.N.B. and the C.N.C.P. But these were

individual deeds. Even the *National Royalist Movement*, staunchly in favour of the King, experienced internal crises as some of its leaders tried to defend the King by turning to active *politics*.

Besides the use of the theme « The King as the First Resistance Fighter », the propaganda devoted its efforts to the individual rallying of former more or less important leaders of clandestine movements, which far from meant the adhesion of the members and other leaders of these organizations. General Yvan Gerard's case is special : the man's spectacular rallying to the King can be explained by his own career frustrations or by personal interests. In front of the indifference or neutrality of the greater part of the former Resistance members, of the declared hostility of so important a field as the leftist oriented F.I., some took advantage of the growth of the cold war and of the ambient anti-communism to give rise to splits and divisions in their opponents ranks, nevertheless avoiding to impute them openly to the « Royal affair ».

The different positions taken up by the « ex-service-men » and the former Resistants resulted less from an objective analysis of the resentment expressed against the King or of arguments in his favour than from a highly selective « collective memory » of the part they thought themselves to have played during the conflict.

F. SELLESLAGH, *Les notes de prison de Joseph Cardijn*
(11 juin-2 septembre 1942).

Le 10 mai 1940, la Jeunesse Ouvrière Chrétienne de Belgique (J.O.C.) cessa d'être. La plupart des dirigeants et des membres furent mobilisés et seul un petit noyau de militants resta à Bruxelles. Le 17 mai, ceux-ci quittèrent à leur tour la capitale, avec Cardijn, et ils se rendirent en France où, depuis leur quartier général provisoire de Toulouse, ils mirent tout en œuvre pour aider les réfugiés belges. À cet effet, ils purent compter sur l'aide logistique de la J.O.C. française. Après septembre 1940, la J.O.C. s'attacha à relancer ses activités dans notre pays. Comme la grande majorité de la population belge pendant les premiers mois après la capitulation, la direction de la J.O.C. avait apparemment pris son parti de la victoire allemande et était disposée à s'adapter au régime d'occupation, étant entendu qu'elle n'était nullement prête à renoncer à son identité chrétienne. Cardijn était ouvert aux initiatives nouvelles pour autant qu'elles ne soient pas anti-belges et ne menacent pas l'indépendance de la JOC. La première et unique expérience qu'il tenta en ce sens fut la contribution de la J.O.C. au service du travail créé par H. Bauchau. Mais cette expérience dura à peine

trois mois. En effet, Cardijn ne voulait rien entendre de la proposition « d'étatisation » du service du travail et il craignait en outre une ingérence des allemands. Finalement la JOC se lança résolument dans sa propre voie au grand dam des collaborateurs dont la proposition de formation d'une « jeunesse unitaire » ne trouvait pas audience auprès de la J.O.C. et qui lui reprochaient de ne pas inciter ses membres à s'engager sur le front de l'Est. Pour leur part, les autorités militaires allemandes suivaient également avec méfiance les activités des Jocistes et, au printemps 1942, elles prirent la décision ferme « d'abattre » la Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

La première « rencontre » avec la Sipo-SD eut lieu le week-end de Pâques 1942. La police allemande interrompit une semaine d'études de la JOC à Woluwé-Saint-Lambert. Tous les participants furent fouillés, mais aucun ne fut arrêté. En dépit de cet avertissement, la J.O.C. poursuivit ses activités, tenant même des réunions publiques, qui étaient pourtant formellement interdites. Le 7 juin 1942, le mouvement tint l'une de ces « réunions d'information » dans la salle des fêtes comble d'une école bruxelloise. Exubérant comme toujours, Cardijn déclara que son mouvement était prêt à participer au défilé de la libération! C'en était trop pour la police allemande. Quatre jours plus tard, le fondateur de la J.O.C. fut arrêté en même temps que Jef Deschuyffeleer, Victor Michel, respectivement président de la K.A.J. et de la J.O.C., et l'abbé Magnus. Ils étaient accusés d'avoir organisé des réunions sans autorisation et d'avoir diffusé la lettre du 8 mai 1942 des évêques de Belgique au gouverneur militaire von Falkenhausen, dans laquelle ils dénonçaient le travail du dimanche dans les mines belges. Ce dernier point inscrit l'arrestation des quatre dirigeants de la J.O.C. dans le cadre du conflit qui s'était développé entre l'occupant et l'Eglise de Belgique, ou plutôt le cardinal Van Roey, à la suite de la diffusion de cette lettre. Par l'arrestation des dirigeants de la J.O.C., les allemands entendaient sans doute donner un avertissement sérieux à l'archevêque de Malines, qui attachait une grande importance à l'existence des mouvements de jeunesse catholiques et plus particulièrement de la J.O.C.

Après cet aperçu historique, l'introduction de la publication des notes de prison présente une analyse de leur contenu (la vie quotidienne dans la cellule, la spiritualité de Cardijn et sa vision de l'avenir du mouvement), un aperçu des réactions des milieux belges à Londres et de la presse clandestine à l'arrestation et une étude des démarches entreprises dans le pays et à l'étranger pour libérer Cardijn. Sur ce dernier point, l'auteur examine surtout l'initiative du chanoine Van der Elst, l'homme de confiance du cardinal Van Roey, qui par ses nombreuses interventions auprès des autorités allemandes obtint la libération de Cardijn le 2 septembre 1942. Les trois collaborateurs du fondateur de la J.O.C. eux restèrent en prison jusqu'au 21 septembre.

F. SELLESLAGH, *Jozef Cardijn's prison notes (June 11th-September 2nd 1942).*

On May 10th 1940, the Belgian movement for Young Christian Workers (Y.C.W.) virtually ceased to exist. Most leaders and members had been forced to join the army and only a small number of militants remained in Brussels. On May 17th, these also left the capital together with Cardijn, in the direction of France; from their headquarters in Toulouse, they were going to do everything possible to help the Belgian refugees. In their task, they could rely on the logical support of the French movement, J.O.C. After September 1940, the general attention was drawn to the new start of the Y.C.W. activities in Belgium. Like the vast majority of the Belgian people during the first months following the capitulation, the leaders of the Y.C.W. yielded to the German domination and were ready to adapt themselves to the occupation regime, knowing however that they were not at all ready to sacrifice their own Christian identity. Cardijn was willing to accept new ideas as long as they were not anti-Belgian and did not endanger the independence of the Y.C.W. The first and only experiment that he dared carry out was the collaboration of the Y.C.W. with the labour service set up by H. Bauchau. It lasted no more than three months. In fact he refused to hear about the establishment of a state control over the labour service and moreover he was afraid of a possible German interference. Finally, the Y.C.W. people determinately went their own way. This much to the displeasure of the collaboration movement, which moreover found the Y.C.W. hostile to the formation of a Unitary Youth Movement and blamed the Y.C.W. for not inciting its members to join the Eastern Front. Besides, the German Command mistrusted the Y.C.W. activities and decided in the Spring of 1942 to « destroy » the Young Christian Workers Movement.

The first « contact » with the SIPO-SD took place during the Eastern week-end, in 1942. At that time the German police interrupted a study week of the J.O.C. in Sint-Lambrechts-Woluwe. All the participants were searched but nobody was arrested. In spite of this warning the Y.C.W. went on with their normal activities, even in public, although it was strictly forbidden. On June 7th they held such a public information meeting in a crammed school banqueting hall in Brussels. An as usual exuberant Cardijn explained that the members of his movement were ready for the liberation parade. The German police could stand no more. Four days later the founder of the Y.C.W. was arrested together with Jef Deschuyffeleer, Victor Michel, the presidents of resp. the Flemish and Walloon branche of the Y.C.W., and the assistant-chaplain Magnus. The charges were : unauthorized meetings and the circulation of the letter of May 8th, 1942 by the Belgian bishops to the military governor, von Falkenhausen, in which they denounced Sunday work in the Belgian mines. Therefore, the imprisonment of the four men is to be seen in the context of the conflict which started between the Belgian Church, and principally Cardinal Van Roey, and the occupant after the

publication of this letter. With the arrest of the Y.C.W. personalities, the Germans perhaps wanted to address a serious warning to the archbishop of Mechlin, for whom the survival of the Christian Youth Organisations, and more in particular the Y.C.W., was very important.

The introduction to the publication of the prison notes is being concluded with an analysis of their contents (the daily life in the cell, Cardijn's spirituality and his ideas concerning the future of the movement), an outline of the reactions of the Belgian circles in London and of the clandestine press to the arrest, and a study of the steps taken to set Cardijn free. As far as this last point is concerned, our attention is called by the efforts of canon Van der Elst, Cardinal Van Roey's right-hand man, who on several occasions intervened by the Germans and was at the origin of Cardijn's liberation on September 2nd. Yet the three associates of the Y.C.W. founder remained in prison until September 21st.

**ALAIN DANTOING, *Kerk en vakbond in 1940:*
*de wederwaardigheden van een aanwezigheidspolitiek.***

Het kristendom en het nazisme vormen twee leerstellingen die lijnrecht en onverzoebaar tegenover elkaar stonden. In tegenstelling tot het Italiaanse fascisme dat de religieuze bevoegdheid van het Romeinse katholicisme erkende en steunde, wilde het nazi-totalitarisme een nieuwe essentieel Duitse en op het ras gesteunde religie in het leven roepen. Het Belgisch episkopaat in het algemeen en Kardinaal Van Roey in het bijzonder waren zich bewust van die tegenstrijdigheid. Maar het nazisme was slechts één van de vormen van de Nieuwe Orde en Belgische aanhangers zoals José Streeel en Robert Poulet hadden er steeds de nadruk op gelegd dat de Nieuwe Orde in ons land moest steunen op de beginselen die aan de grondslag lagen van de kristelijke beschaving en de suprematie ervan waarborgden. Minder gerust wat het voortbestaan van de katolieke kerk in België betrof, stelde de hiërarchie zich dus niet zozeer de vraag of het katholicisme zijn plaats zou hebben in het eventuele nieuwe systeem dan wel welke plaats het zou innemen ten opzichte van zijn positie in het vroegere systeem. In het België van 1940 genoot de Kerk een aantal belangrijke institutionele voordelen in de vorm van een sterk ontwikkeld net van diverse konfessionele verenigingen (onderwijs, vakbonden, ziekenfondsen, enz.) waarvan de katolieken lid waren van wieg tot graf. Het episkopaat beschouwde dit geheel van sterk gestructureerde organisaties dat eigen is aan het Belgisch katholicisme, als een essentieel element van zijn apostolische strategie. Voor de religieuze overheid zal het behoud van die structuren dus de hoofdzinnet vormen bij de eventuele oprichting van een min of meer door de politieke, sociale en economische opvattingen van de

overwinnaar geïnspireerde nieuwe orde. In die optiek zal de hiërarchie ijveren voor de verdediging van het principe van de pluraliteit van de sociaal-ekonomische organisaties en ten overstaan van de Nieuwe Orde een aanwezigheidsbeleid en een « beleid van het minste kwaad » voeren. Dit beleid zal zonder al te grote opofferingen worden gevoerd, behalve op syndikaal vlak. Door de Vlaamse leiders van het Algemeen Christelijk Vakverbond ertoe aan te zetten zich aan te sluiten bij de Unie voor Hand- en Geestesarbeiders (U.H.G.A.), veroorzaakte de wil tot aanwezigheid tussen deze laatsten en hun Waalse broeders immers een langdurige en moeilijk te herstellen breuk die de positie van de naoorlogse kristelijke vakbeweging in het gedrang had kunnen brengen.

Inderdaad, op 13 november 1940 spreekt de Vlaamse vleugel van het A.C.V. zich uit voor aansluiting bij de U.H.G.A., de eenheidsvakbond die werd opgericht op aanraden en met de steun van de bezetter. Die aansluiting was aan bepaalde voorwaarden gebonden: de nieuwe vakbond zou zich beperken tot louter beroepsaangelegenheden en de specifiek kristelijke organisaties zouden blijven bestaan om de kulturele en morele vorming van de arbeiders te verzekeren. Het besluit van 13 november impliceerde echter op termijn dat de afschaffing zou worden aanvaard van het syndikaal pluralisme en dus van een specifieke kristelijke vakbeweging. De Kardinaal keurde dit besluit goed en moest, alhoewel hij instond voor het behoud van konfessionele organisaties op velerlei gebied en dus ook op syndikaal vlak, rekening houden — het minste kwaad — met de erg verschillende konkrete situaties van het A.C.V. in Vlaanderen en in Wallonië. In Vlaanderen bekleedde het A.C.V., dat een ruime meerderheid had, een dominerende positie. Door zijn syndikale aktie binnen de U.H.G.A. verder te zetten kon het hopen dat de eenheidsvakbond in feite kristelijk zou zijn, aangezien de leden voor het grootste deel kristenen zouden zijn. Door zich afzijdig te houden en alle aktiviteit te staken liep het echter gevaar te worden uitgeschakeld ten voordele van *Arbeidsorde*, de arbeidersorganisatie van het V.N.V. die, gesteund door de bezetter, de wind in de zeilen had en begon met het afhandig maken van A.C.V.-aangeslotenen en -militanten. In Wallonië was de C.S.C. in de minderheid en de socialistische massa stond afkerig tegenover de U.H.G.A. Voor de Waalse vleugel van het A.C.V. betekende het een enorm risico de verantwoordelijkheid voor de vakbondsaktie onder de bezetter alleen op zich te nemen. De Vlamingen sloten zich dus aan bij de eenheidsvakbond en de Walen hielden zich er buiten. De Kardinaal ging akkoord met die twee houdingen. Hij liet de Vlamingen hun zin doen maar verloochende evenmin Henri Pauwels, de voorzitter van het A.C.V., en de Walen die met vakbondsaktiviteiten waren opgehouden.

In augustus 1941 trokken de nieuwe aangeslotenen van 13 november 1940 zich uit de U.H.G.A. terug. Bezorgd om het socialistisch en kommunistisch gevaar voor na de oorlog, beval de Kardinaal toen de verzoening die

noodzakelijk was voor de hereniging en het herstel van de kristelijke vakbeweging. Op 31 maart 1945 telde het A.C.V. reeds meer dan 294.000 aangeslotenen en was goed op weg naar hetzelfde aantal leden als voor de oorlog.

ALAIN DANTOING, *Church and trade-union in 1940 : the problems of a policy of presence.*

Between Christianity and Nazism was the incompatibility of two totally opposed ideologies. Whereas Italian Fascism acknowledged and supported the religious ability of Roman Catholicism, the Nazi totalitarianism was making plans for the creation of a new religion, which would be essentially German and based on the racial principle.

The Belgian episcopate in general and Cardinal Van Roey in particular did not fail to notice this incompatibility, but Nazism was only one aspect of the New Order, which, according to some of its Belgian representatives such as José Streeel and Robert Poulet, would have to be based in this country on the principles underlying Christian civilization and which had contributed to its supremacy.

Without being really confident of the future of the Catholic Church in Belgium, the clergy were less preoccupied by the question of their place in the possible new system than by the role they would play : would it be the same as before?

In 1940, the Belgian Church was enjoying some important legal advantages acquired with the help of a certain number of religious associations (education, trade-unions, mutual benefit society...), attending their members from birth to death. All these well-organized institutions proper to Belgian Catholicism were considered by the episcopate as essential to its apostolic strategy. Consequently, for the religious authority, their maintenance was going to be the most important stake in the possible creation of a New Order, which would be more or less inspired by the political, social and economical conceptions of the victorious nation. This is the reason why the clergy decided to apply themselves to defend the principle of the plurality of socio-economical works and to adopt a policy of « presence in the best possible conditions » in the New Order.

This line of conduct did not demand too painful sacrifices except in the syndical field; the Flemish leaders of the « Confederation of Christian Trade-Unions », were asked to join the « Union of Manual and Intellectual Workers », (U.T.M.I. in French), and that wish of « presence » caused a hard

and long breaking between the later group and its Walloon counterpart, which could have jeopardized Christian syndicalism after the war.

November 13th 1940, the Flemish wing of the C.S.C., (Christian trade-union), agree tot join U.T.M.I., forming the unitary trade-union which was then coming into existence with the help and support of the occupying forces. But this membership was not unconditional. The new syndical organization would have to restrict itself to strictly professional activities and it was necessary that purely Christian institutions should subsist in order to secure the cultural and moral education of the workers. Nevertheless, the members had to acknowledge that the decision of November 13th implied the necessary end of syndical plurality and consequently of a purely Christian syndicalism.

Cardinal Van Roey approved of this membership and although he would have liked for Christian organizations of all kinds (and so for the syndical field too) to live on, he was obliged (« in the best possible conditions ») to make up with the real circumstance which were different in Flanders and Wallonia. In Flanders, the C.S.C., the majority group was really powerful. If they carried on the syndical action, they could hope that this one and unitary trade-union would be Christian because most people in the group were indeed Christians. On the other hand, had they stopped all activity, they would have run the risk of being annihilated by *Arbeidsorde*, the workers' association of the V.N.V., which was supported by the occupying forces and was beginning to be so successful that more and more members of the C.S.C. left their group tot join the other association.

In Wallonia, the C.S.C. was not the major trade-union and the vast majority of the socialists did not go for the U.T.M.I. For the Walloon wing of the Confederation, it was dangerous to assume alone the responsibility of syndical action while the country was occupied. So, whereas the Flemish undertook syndical action, the Walloons didn't.

Cardinal Van Roey approved of both attitudes. He didn't interfere in the Flemisch decision neither did he criticize Henri Pauwels, the President of the C.S.C., and the Walloons who had given up all syndical action.

In August 1941, those who had joined U.T.M.I. on November 13th 1940 withdrew. Preoccupied by the socialist and communist threat for the period following the war, Cardinal Van Roey enforced his will of reconciliation which he saw as necessary to the reunification and the re-establishment of the Christian syndicalist movement.

On March 31st 1945, the C.S.C. already had more than 294.000 members and was gradually becoming as powerful as it was before the war.

DIRK MARTIN, *La propagande nazie pendant la politique d'indépendance.*

Cet article entend examiner l'objectif et l'impact de la propagande allemande en Belgique avant la seconde guerre mondiale.

Il est d'abord question du « matériel » utilisé. Son contenu était nettement différent avant et pendant la drôle de guerre. Avant celle-ci, la propagande portait surtout sur la problématique « interne » de l'Allemagne (nazie) (réalisations du régime, lutte contre les juifs et les communistes, etc.).

Après septembre 1939, cette problématique passa à l'arrière-plan et la propagande allemande tourna ses attaques vers l'extérieur, c.-à-d. contre les « fauteurs de guerre » français et britanniques. À côté de cette propagande « négative », il existait une propagande « positive » qui soulignait la valeur de la politique de neutralité pour la Belgique.

Telle était d'ailleurs la principale intention des Allemands : renforcer la position des forces belges favorables à la neutralité et affaiblir les opposants.

Ce type de propagande envahissait donc la Belgique. Mais tant la presse belge que les rapports internes allemands doutaient de son impact. Elle n'était pourtant pas totalement sans effets comme le prouvent les réactions favorables de certains belges communiquées aux institutions allemandes officielles et privées qui envoyaient des instruments de propagande. Contrairement à ce qu'on pourrait penser aujourd'hui, ces personnes appartenaient rarement à la droite nationaliste flamande.

Comment les allemands évaluaient-ils la situation? Leur ambassade à Bruxelles avait établi un bilan plutôt négatif : la propagande planifiée à Berlin ne leur semblait pas très réussie, surtout en ce qui concernait les slogans contre les alliés. Le belge « moyen » n'y attachait guère d'importance. Il n'était guère influencé, mais ne prenait pas non plus la peine de marquer sa désapprobation.

Mais les activités de propagande allemandes contraignirent les autorités belges à prendre des contre-mesures, la Belgique semblant être devenue un lieu de transit à destination de la France. Ces contre-mesures n'entrèrent en vigueur qu'en mars 1940, mais à ce moment les jeux étaient déjà faits.

En tout état de cause, même avant ces mesures, l'opinion publique n'était pas devenue favorable à l'Allemagne. Berlin n'était non plus parvenue à la contaminer par son idéologie national-socialiste.

Le seul point positif — mais il était important — était l'adhésion d'une grande partie de la population à la position neutre de la Belgique sur la scène internationale. Mais ce soutien était sans doute moins le résultat de la propagande allemande que de la position de l'establishment belge en la matière.

DIRK MARTIN, *Nazi-propaganda during the independence policy.*

The purpose of this article is to study the aims and influence of the German propaganda before the Second World War.

Let us first examine the « material » that was used. It was of a different nature before or during the « drôle de guerre ». At first, the Germans elucidated their « internal » problematics (the achievements of the regime and the fight against the Jews and the communists...).

After September 1939, this problematic was put into the background and the German propaganda began a crusade against the French and English « war-agitators ». Beside this « negative » propaganda, there was a positive one, which stressed the value of a neutrality policy for Belgium.

There lay in fact the Germans' major aim : the reinforcement of the Belgian forces standing in favour of the neutrality and the weakening of the opponents.

So this kind of propaganda material was diffused throughout Belgium. But the Belgian press as well as the German reports doubted about its real impact. Yet, all this did not go straight into the waste-paper basket. This was shown by the favourable reactions of a part of the Belgian population towards the German official or private groups in charge of the propaganda. Contrary to what might be thought, these people seldom belonged to the Flemish-Nationalist Right.

How did the Germans value themselves? Their Embassy in Brussels made a rather negative evaluation. The plans which had been made in Berlin and particularly the points concerning the anti-allied policy did not really work out. The « average » Belgian did not want to feel himself manipulated (but neither did he take pains to show his disagreement).

But the German propagandist action, which seemed to use Belgium also as a passage to reach France, forced the Belgian authorities to take counter-

measures. These came out in March 1940 but at that moment the dice were already cast.

In any case, the public opinion had never been pro-German. Neither had Berlin succeeded in raising up a « fever » for the national socialist ideology.

The only positive point, but an important one, was that many agreed on the Belgian international neutrality. But this was perhaps less due to the German propaganda than to the position of the Belgian establishment in this matter.
